

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Abonnement : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
 ; ; six mois, 14 ; ;
 ; ; un an, 25 ; ;

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

L'imprimerie et les bureaux du JOURNAL DE ROUBAIX sont transférés rue du Vieil-Abreuvoir, 25, (coin de la rue Nain).

Roubaix, 2 Juillet 1867.

EXPOSITION UNIVERSELLE

DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES

Discours prononcé par S. M. l'Empereur.

Messieurs,

Après un intervalle de 42 ans, je viens pour la seconde fois, distribuer les récompenses à ceux qui se sont le plus distingués dans ces travaux qui enrichissent les nations, embellissent la vie et adoucissent les mœurs.

Les poètes de l'antiquité célébraient avec éclat, les jeux solennels où les différentes peuplades de la Grèce venaient se disputer le prix de la course.

Que diraient-ils aujourd'hui s'ils assistaient à ces jeux olympiques du monde entier où tous les peuples luttant par l'intelligence, semblent s'élancer à la fois dans la carrière infinie du progrès, vers un idéal dont on approche sans cesse sans jamais pouvoir l'atteindre.

De tous les points de la terre, les représentants de la science, des arts et de l'industrie sont accourus à l'en- vi et l'on peut dire que peuples et rois sont venus honorer les efforts du travail, et, par leur présence, les couronner d'une idée de civilisation et de paix.

En effet dans ces grandes réunions qui paraissent n'avoir pour objet que des intérêts matériels, c'est toujours une pensée morale qui se dégage du concours des intelligences.

Pensée de concorde et de civilisation : les nations en se rapprochant

apprennent à se connaître et à s'estimer.

Les haines s'éteignent et cette vérité s'accrédite de plus en plus, que la prospérité de chaque pays contribue à la prospérité de tous.

L'Exposition de 1867 peut à juste titre s'appeler universelle, car elle réunit les éléments de toutes les richesses du globe; à côté des derniers perfectionnements de l'art moderne apparaissent les produits des âges les plus reculés, desorte qu'elle représente à la fois le génie de tous les siècles et de toutes les nations.

Elle est universelle, car à côté des merveilles que le luxe enfante pour quelques-uns, elle s'est préoccupée de ce que réclament les nécessités du plus grand nombre.

Jamais les intérêts des classes laborieuses n'ont éveillé une plus vive sollicitude.

Jamais les besoins moraux et matériels, l'éducation, les conditions de l'existence à bon marché, les combinaisons les plus fécondes de l'association ont été l'objet de patientes recherches et de sérieuses études.

Ainsi, toutes les améliorations marchent de front; si la science en asservissant la matière affranchit le travail, la culture de l'âme en domptant les vices, les préjugés et les passions vulgaires, affranchit l'humanité.

Félicitons-nous, messieurs, d'avoir reçu parmi nous la plupart des souverains et des princes de l'Europe et tant de visiteurs pressés.

Soyons fiers aussi de leur avoir montré la France telle qu'elle est, grande, prospère et libre.

Il faut être privé de toute foi patriotique pour douter de sa grandeur, fermer les yeux à l'évidence pour nier sa prospérité, méconnaître ses institutions qui parfois tolèrent jusqu'à la licence, pour ne pas y voir la liberté.

Les étrangers ont pu apprécier cette France inquiète et jetant ses inquié-

tudes au-delà de ses frontières. Aujourd'hui laborieuse et calme, toujours féconde en idées généreuses, appropriant son génie aux merveilles les plus variées et ne se laissant jamais énerver par les jouissances matérielles.

Les esprits attentifs auront deviné sans peine que, malgré le développement de la richesse, malgré l'entraînement vers le bien-être, la fibre nationale y est toujours prête à vibrer, dès qu'il s'agit d'honneur et de patrie.

Mais cette noble susceptibilité ne saurait être un sujet de crainte pour le repos du monde.

Que ceux qui ont vécu quelques instants parmi nous rapportent chez eux une juste opinion de notre pays, qu'ils soient persuadés des sentiments d'estime et de sympathie que nous entretenons pour les nations étrangères, et de notre sincère désir de vivre en paix avec elles.

Je remercie la Commission impériale, les membres du jury et les différents comités du zèle intelligent qu'ils ont déployé dans l'accomplissement de leur mission.

Je les remercie aussi au nom du Prince Impérial que j'ai été heureux d'associer malgré son jeune âge à cette grande entreprise dont il gardera le souvenir.

L'Exposition de 1867 marquera, je l'espère, une nouvelle ère d'harmonie et de progrès.

Assuré que la Providence bénit les efforts de tous ceux qui comme nous veulent le bien, je crois au triomphe définitif des grands principes de morale et de justice qui, en satisfaisant toutes les aspirations légitimes, peuvent seules consolider les trônes, élever les peuples et ennoblir l'humanité.

On lit dans la *Correspondance Havas* :

Dès dix heures ce matin, la garde de Paris, les sergents de ville et les officiers de paix organisaient le service d'ordre sur les itinéraires des trois grands cortèges savoir : Le cortège de l'Empereur devant traverser les Tuileries et la place de la Concorde pour arriver à la porte impériale et du palais de l'Industrie par la grande avenue des Champs-Élysées; le cortège de S. M. l'Empereur de Turquie devant descendre le faubourg St-Honoré, prendre la rue Royale, traverser la place de la Concorde et suivre l'avenue des Champs-Élysées jusqu'au palais; Cortège du lord maire de Londres partant de la rue de la Paix, traversant la place Vendôme, suivant les rues de Castiglione et de Rivoli jusqu'à la place de la Concorde pour prendre ensuite le même itinéraire que les deux cortèges impériaux.

A onze heures, la garde nationale a formé ses bataillons pour prendre part à la solennité en faisant la haie sur le passage des cortèges.

Les personnes munies de cartes ont commencé de grand matin à arriver au palais des Champs-Élysées. Dès neuf heures, la terrasse des Feuillants des Tuileries se couvrait de dames pour assister au défilé.

Sur le parcours du premier cortège, la haie était formée, dans le jardin des Tuileries et sur la place de la Concorde, par la garde impériale, et dans l'avenue des Champs-Élysées, par la garde impériale et la garde nationale. Un double haie de garde impériale et de ligne formait la haie sur le passage du Sultan.

A une heure et demie précise, l'Empereur est parti des Tuileries, précédé d'un magnifique cortège qui marchait dans l'ordre suivant :

Une voiture à six chevaux contenait les princesses Clotilde et Mathilde. A la portière de droite se tenait l'écuier du Prince Napoléon, à la portière de gauche, un capitaine de lanciers de la garde. Venait ensuite la voiture de l'Empereur, attelée de huit chevaux et précédée de six piqueurs de front. Cette voiture est celle qui a servi lors du mariage de l'Empereur et du baptême du Prince Impérial. C'est un chef-d'œuvre d'élegance et de richesse. Tous les panneaux sont formés de glaces magnifiques. La caisse est rouge et or. Dans cette voiture avaient pris place l'Empereur, l'Impératrice, le Prince Impérial et le Prince Napoléon.

Au moment où le cortège de l'Empereur quittait la place de la Concorde, celui du Sultan, tout aussi brillant, débouchait par la rue Royale. La voiture de Sa Hautesse était attelée de huit chevaux.

A côté d'Abd-ul-Azis on voyait ses deux fils et son neveu. Les deux cortèges n'avaient pas moins de 82 chevaux d'attelage, compris les chevaux montés par les garçons d'attelage. Les hommes étaient en livrée de grand gala; tricorne bordé de plumes blanches et vertes, cheveux poudrés à blanc, culottes courtes, les bottes à la française étaient piquées de soie grosse. Les chevaux avaient la crinière tressée et la queue tressée de passementeries rouges et or.

L'Empereur à peine descendu de voiture a pu recevoir l'hôte illustre de la France. A peine l'Empereur, l'Impératrice, le Prince Impérial ont-ils paru sur l'estrade qu'un immense cri de « Vive l'Empereur ! » a retenti sous les voûtes du palais.

Jamais plus beau spectacle n'avait été offert à la capitale; jamais semblable réunion de rois, de princes, de princesses, n'avait eu lieu dans une circonstance plus solennelle.

Tout a complètement réussi. Le discours a été interrompu fréquemment par de formidables applaudissements. Le cortège des exposants, la promenade du cortège impérial, l'hymne de Rossini, ont produit le plus grand effet.

Une scène touchante a vivement ému l'assemblée. Une médaille d'or a été décernée à l'Empereur. En sa qualité de président de l'Exposition universelle, le prince impérial l'a remise à Sa Majesté qui a embrassé son fils. Toutes les femmes battaient des mains, agitaient leurs mouchoirs.

Le sultan a suivi toutes les phases de cette fête avec le plus grand intérêt.

La séance a été levée à près de quatre heures et s'est terminée par d'universelles acclamations.

Dimanche soir, tout le quartier oriental du par du Champ-de-Mars était splendidement illuminé : hier soir, les édifices, les monuments et beaucoup de maisons particulières l'étaient aussi.

Avant-hier, dans la soirée, tous les restaurants ont été pris d'assaut et tout ce qu'il y avait à été dévoré en peu de temps. Des provinciaux et des étrangers sont encore arrivés en grand nombre.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous transmet les dépêches télégraphiques suivantes :

ANGLETERRE

Londres, 1^{er} juillet.

Un accident a eu lieu sur le chemin de

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 3 JUILLET 1867.

— 5 —

L'ANGE

DES

FRONTIÈRES

— III —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 30 juin).

Le chasseur en question s'avançait avec précaution dans le bois, et sa marche occasionnait si peu de bruit, qu'il eût fallu être tout près de lui pour entendre le bruissement des petites branches qu'il fouillait de ses pieds furtifs, ou que son corps détachait en passant dans le fourré. D'ailleurs, il était visible que ses précautions provenaient plutôt de son habitude de constante prudence, que de l'appréhension de quelque danger prochain. Si les sauvages eussent été dans le voisinage, aucun bruit n'eût signalé sa présence, pas même au plus vigilant d'entre eux.

Tout à coup les broussailles s'écartèrent et le chasseur entra presque en rampant dans une clairière. Là, il se dressa de toute sa haute taille et développa des formes qui ressemblaient singulièrement à celles de notre ami Jim Peterson. Grand, musculeux, non sans grâce pourtant dans son extrême maigreur; sa figure sèche, vigoureusement accentuée, était à demi couverte d'une barbe noire claire et mal soignée; quant à ses yeux, ils étaient petits, mais si vifs et d'un noir si brillant, qu'on aurait cru qu'ils jetaient des flammes dans leurs moments de surexcitation. Tels étaient les caractères prédominants de ce singulier personnage.

A peine eut-il débouché dans la clairière, qu'il se pencha un moment comme pour écouter, puis s'avança rapidement tenant en main sa carabine. Arrivé jusqu'au bout de la rivière, il s'arrêta court, et se jeta vivement derrière un arbre. Son œil exercé avait découvert quelque signe. De ce point, il explora du regard les environs avec précaution, puis il retira sa tête. Ce mouvement fut répété plusieurs fois, puis enfin il resta immobile et murmura :

« Oui, c'est bien un bateau à fond plat, aussi sûr que je m'appelle Dick Dingle. Comment diable se trouve-t-il ains enfoncé dans la vase ? Cela me paraît suspect. Allons ! c'est encore là l'ouvrage

de ces maudits Shawnies, je le jurerais ! Bien plus, je parierais que ce scélérat de Tom Mac Gable est encore au fond de tout cela. Ah ! si je pouvais seulement rencontrer ce chien maudit au bout de mon fusil, je ne demanderais pas d'autre grâce à Dieu ! Je m'en retournerais chez moi, je me croiserai les bras, et, le sourire aux lèvres, je pourrais gaiement me coucher dans le tombeau. Mais, patience; tiens-toi tranquille encore, Dick Dingle, et regarde bien autour de toi avant de t'approcher; il pourrait bien y avoir là un nid de Peaux-Rouges. »

Il mit plus de deux heures à explorer le bateau en se cachant soigneusement; il se glissa dans le bois et inspecta tous les points imaginables pour savoir comment il pourrait atteindre le rivage. A la fin, paraissant satisfait de ses recherches, il se fit à lui-même cette judicieuse observation :

« Il est certain qu'il n'y a pas un être vivant dans le bateau; et si, de la rive, quelqu'un est embusqué, il est trop loin pour me nuire. Hasardons-nous donc. »

En disant ces mots, il marcha sur la rive, entra dans l'eau, approcha du bateau, l'examina de tous côtés; puis atteignant le bord d'une main, il sauta sur le pont. Pour la première fois de sa vie peut-être, au lieu de descendre dans la cabine en se tenant résolument debout, il tomba à

côte et glissa jusqu'au fond. S'étant relevé de suite, il chercha la cause de sa chute; il était au milieu d'une mare d'un sang noir, épais et gluant. Saisi d'horreur à cette affreuse vue, lui qui, mainte fois, avait contemplé la mort sous ses formes les plus hideuses, il se sentit près de défaillir. Chose singulière ! une odeur fétide s'exhalait de la cabine; du sang, des fragments de cervelle humaine jonchaient le plancher, les parois, le pont, toutes les parties du bateau; mais, à sa grande surprise, il n'y avait pas de cadavres !

« Allons ! dit-il, je vois ce que c'est; ils les ont tous passés par le tomahawk et auront jeté les cadavres dans le courant. Le diable m'emporte, j'ai perdu mon nom de Dick, ou Mac Gable a passé par ici; car, partout où il va, la mort suit. Voilà une terrible affaire ! Les blancs n'auront pas vaincu cette fois; j'aime à chasser les Indiens, mais quand c'est nous qui avons le dessus. Or, il n'en est pas ainsi. Si la partie devait toujours se jouer de la sorte, il n'y aurait pas de presse à courir les bois. Ah ! Mac Gable... Mac Gable, voici encore un compte à régler entre nous; cette expédition nocturne te coûtera cher, j'en réponds. »

Le chasseur resta encore quelques moments absorbé dans la contemplation de la scène lugubre dont ce bateau venait d'être le théâtre; bateau qui, nos lecteurs

l'ont sans doute déjà deviné, était celui dont nous avons raconté la triste catastrophe dans le chapitre précédent. Dick Dingle, persuadé que pas une âme n'avait survécu au massacre, était donc retourné à terre, se remit en marche tout en se parlant à lui-même, suivant son invariable coutume.

« Ce vieux fou d'Antoine qui m'envoyait ici pour reconnaître à quoi s'occupent les Peaux-Rouges; j'espère que je l'ai découvert ! Eh bien ! Dingle, que fais-tu donc ? »

Le chasseur avait encore sur les lèvres cette question, qu'il se faisait à voix basse, lorsqu'il disparut comme une ombre. S'il avait eu un compagnon de voyage près de lui, ce dernier eût été fort embarrassé de s'expliquer la cause de cette soudaine retraite; car on entendit aucun bruit, on ne vit aucun mouvement. Mais Dick avait aperçu une seconde personne dans le bois, et, se jetant subitement à plat-ventre, il avait rampé sur les mains et sur les genoux, et il s'était réfugié dans une cachette improvisée, d'où il observait l'étranger pour tâcher de reconnaître qui il pouvait être et deviner ses intentions.

(La suite au prochain numéro.)

EDWARD S. ELLIS.